

Eric Aunoble
La Révolution russe, une histoire française :
Lectures et représentations depuis 1917
La Fabrique éditions, Paris 2016, 255 p.

Livre recensé par David KRASOVEC
[France]

Eric Aunoble, enseignant de l'Université de Genève, s'était déjà fait connaître comme historien proche des sources et sensible à l'exactitude sémantique, il montre maintenant qu'il sait aussi briller dans l'historiographie. Dans son livre *La Révolution russe, une histoire française*, il est question de la réception de cet événement majeur du XX^e siècle, en filigrane c'est un récit, celui des témoins réchappés et des chantres officiels, celui des écoles historiques françaises, celui de la vie politique avec son calendrier et ses grilles de lecture, et de la société avec ses intérêts ou son désintérêt. C'est aussi une mise au point sur la méthode universitaire, une mise en garde sur la limite qui sépare déduction d'une recherche et interprétation teintée d'idéologie.

Formellement, le livre est bien conçu, reflet du sérieux de l'entreprise : en préambule, un rappel chronologique plante le décor de 1917, en fin d'ouvrage il y a des notes abondantes et riches, une bibliographie thématique, et un index des noms propres.

Le contenu du livre, qu'on ne s'y trompe pas, est bel et bien « *une histoire française* », et non la « *Révolution russe* », et c'est là toute l'intelligence de l'auteur : il arrive à rester dans son sujet sans la tentation d'écrire le récit de la matière historique qui nourrit son livre, et pourtant

il distille au fil des pages des réflexions et des formules qui donnent des visions fugaces des événements passés, ce qui met d'autant plus en relief les choix pertinents ou malvenus des historiens qui ont étudié 1917. Dans cette double progression, on redécouvre quelques péripéties de personnages intéressants comme Jacques Sadoul qui dès 1919 « *est à l'origine de deux lieux communs historiographiques. En individualisant la "révolution bolchevique", il anticipe la métonymie entre "révolution russe" et "révolution d'Octobre".* » (p. 37), constat qui souligne combien notre point de vue peut être influencé par des rapports et témoignages plus que par une réalité complexe et sur le moment illisible. Et le livre fourmille de ces phrases bien formulées, efficaces, qui sont autant de mises en garde sur notre perception de l'histoire.

Le travail que fait E. Aunoble sur la lecture de 1917 ne part pas de rien, il est dans le prolongement des travaux de Marie-Cécile Bouju¹, mais il embrasse bien vite un cadre bien plus large. Pour cela, il divise son propos en périodes pertinentes, les chapitres de son livre, et dès le début nous voilà plongés dans le brouhaha de la France en guerre. Au loin, en 1917, entre les révolutions de Février et d'Octobre, on assiste au délitement de la société russe, déjà bien engagé avant, à la guerre d'usure entre différents groupes qui se réclament de la gauche (sans parler des autres), à la dissolution des corps intermédiaires de la société dans les polarisations et la brutalisation ambiantes – bref on assiste à un glissement vers les affrontements et tentatives de (re)composition de corps sociaux qui vont caractériser les années suivantes. Ce n'est pas une lutte entre groupes organisés, c'est l'imbroglio des destins individuels de dizaines de millions de personnes. En France, cette confusion est difficile à lire (encore aujourd'hui!), elle place d'emblée les observateurs français dans une situation inconfortable dès 1917 : dans les premières semaines, les journaux français relatent les événements de février, informations vite saturées de rumeurs sur la connivence entre bolcheviks et Allemands, et dans ce contexte où pointent déception (perte d'un allié)

¹ Marie-Cécile Bouju, *Lire en Communiste. Les maisons d'édition du Parti communiste français 1920-1968*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

et hostilité envers le nouveau pouvoir en Russie, l'*Humanité* ne s'étend sur le soviétique que le 29 juin 1917 (p. 26–29). Le public prend bien sûr connaissance des textes de l'incontournable John Reed. Sur le tard, arrivent aussi les récits construits à Moscou et diffusés partout dans le monde. Lorsque les historiens français commencent à s'approprier cette matière, il est intéressant de voir comment les publications sur 1917 obéissent tantôt à la ligne éditoriale promue par Moscou, tantôt à celles soutenues par des militants ou des détracteurs français, laissant parfois dans l'ombre des publications essentielles ; on comprend alors la vertu de la réédition, elle est parfois un signe de paresse ou d'opportunisme d'un éditeur, elle peut aussi être l'occasion de porter enfin une parole qui n'a pas été entendue assez fort, par exemple celle de Serge Victor qui porte tout au long du livre.

Dans cette polyphonie où E. Aunoble restitue la position de chacun par rapport aux autres (et les cacophonies qui en résultent), on finit par entendre des voix individuelles qui bruissent en Russie et en France ; on devient plus familier de cette année charnière de l'histoire contemporaine, on en saisit mieux les zones d'ombre, pas celles ensevelies dans les archives, mais celles tuées par les historiens.

C'est alors une nouvelle partition qu'on écoute, par celle des témoins, mais celle composée par E. Aunoble, pour embarquer dans 1917, et débarquer aujourd'hui en s'interrogeant sur ce voyage qui nous a éloigné de la Révolution russe. S'interroger sur les motivations et les manquements de ceux qui ont étudié 1917. S'interroger sur nos représentations qui ont été formées par les précédents et nous ont empêché d'aller voir par nous-mêmes ce qu'a été 1917. Bien sûr, ce travail est difficile lorsque les archives ne sont pas ouvertes, mais il y avait quant même la possibilité d'utiliser certaines sources qui ont été sciemment ignorées, et les travaux publiés dans d'autres langues, notamment en anglais. Il y a également un peu de paresse intellectuelle pour saisir une période trop complexe. Or, c'est précisément cette difficulté à lire les événements de 1917 qui fait l'intérêt de l'époque, et comme « *l'histoire n'est ni un mode d'emploi, ni une morale, mais avant tout une réflexion sur l'action* »

Éric Aunoble

La Révolution russe,

une histoire française

**Lectures et représentations
depuis 1917**

La fabrique
éditions

© La Fabrique éditions

humaine et ses modalités » (p. 188), il faut persévérer dans ce travail. Au préalable, il faut se défier de toutes les lectures déterministes qui sont d'emblée condamnées à ne pas percevoir l'enchevêtrement d'actions qui se superposent, s'opposent, se complètent, se passent sous silence, voire s'effacent. Ce à quoi s'attelle E. Aunoble : débusquer le déterminisme réducteur même là où il ne s'exprime pas consciemment, le dénoncer quand il s'assume comme lecture déloyale de l'histoire. Il nous montre à maintes reprises qu'il fait bien la distinction entre les différents niveaux de lecture – méthode(s) historique(s), orientation(s) politique(s) et sociologie –, cela va crescendo jusqu'à la conclusion où il ne fait pas que démontrer (et démonter) qu'il y a plusieurs méthodes et écoles historiques qui trouvent leurs champs d'application dans un contexte donné, il montre aussi comment ces mêmes méthodes bien assimilées par les historiens (c'est-à-dire qu'ils prennent conscience de leurs limites inhérentes) peuvent échapper à leur contexte, s'épanouir (p. 190).

Avant d'en arriver là (ce que font déjà certains chercheurs aujourd'hui, mais on aurait tort de sous-estimer les blocages historiographiques de plusieurs groupes académiques), il faut d'abord porter un regard lucide sur les limites et les œillères (involontaires, conditionnées par le contexte politique français) de la recherche française des années 1960 et 1970. Cette période d'après-guerre est marquée par la guerre froide et le désir d'émancipation qui explose après 1968, ce qui fait apparaître de nombreux paradoxes et contradictions bien décrits par E. Aunoble. Une figure émerge, celle de Marc Ferro ; il y a même parfois un souffle épique lorsque E. Aunoble retrace son parcours et sa méthode (p. 113–118), la raison profonde en est qu'il « *met une véritable passion dans la recherche des sources* » (p. 113). Si on ne s'étonnera pas que E. Aunoble, lui-même découvreur de nouvelles sources, se sente une proximité avec ce chercheur, on ne s'étonnera pas non plus de certains passages au style élané car notre auteur donne toute leur place aux œuvres littéraires qui « *tracent des années révolutionnaires un tableau beaucoup plus complet que les productions savantes.* » (p. 61).

Bien sûr, il n'y a pas que M. Ferro. Considérant l'ensemble des acteurs de cette époque, les parallèles fréquents entre révolutions russes et française sont passés au crible de la critique, sans surprise l'intérêt de tels parallèles n'est que superficiel, on est plutôt surpris que certains s'acharnent à considérer ensemble deux époques et deux sociétés qui n'ont presque rien en commun. Notons qu'il ne s'agit pas d'un problème spécifiquement français, ce sont les Russes eux-mêmes qui ont initié cette comparaison dès 1917, l'ont abondamment relayée, et encore en 2017 les historiens russes ont du mal à sortir de ce schéma comparatif.

Un autre biais est débusqué : parlant de l'Empire russe puis de l'Union soviétique, l'écrasante majorité des études sont russocentrées et s'amputent donc de la possibilité de saisir non des événements périphériques, mais des composantes absolument centrales qui ont joué un rôle déterminant dans les décisions prises à Péetrograd / Léninegrad et à Moscou. Parfois même, ce sont des régions au contact des puissances voisines qui ont été les épiceentres d'événements décisifs, Moscou et l'ancienne capitale tsariste n'ayant été que de lointaines cités touchées par les répliques de ces séismes historiques (c'est nous qui ajoutons cette dernière remarque).

Dans les débats français, l'autre grande période suivante est marquée par les polémiques autour des publications médiatisées de François Furet et Stéphane Courtois, et on ne peut pas prétendre aujourd'hui que l'on est sorti de l'ère du *Livre noir*. E. Aunoble traite soigneusement cette partie, mais son récit (car parfois c'en est vraiment un) fait également ressortir d'autres figures, et pas forcément les plus médiatiques. Si un F. Furet ou un S. Courtois ont su dominer la scène perçue par le grand public, dès que possible E. Aunoble les fait passer au second plan pour qu'ils cèdent leur place à Nicolas Werth qui a essayé de faire entendre sa dissonance. Faisant cela, l'auteur prend évidemment parti, mais nous adhérons à ses jugements, parce qu'ils sont critiques, parce qu'il ne faut pas se faire d'illusions sur les limites de l'approche de N. Werth, E. Aunoble a l'honnêteté de pointer ses défauts tout en conservant de l'estime pour cet historien.

Ailleurs, si on est plus un tenant de l'histoire sociale que de l'histoire des grands personnages, on ne peut qu'apprécier comment E. Aunoble remet en selle les aspects pertinents de la théorie marxiste pour remettre en perspective les partis pris trop flagrant de N. Werth (« *C'est en ce sens que la vision libérale s'oppose à l'analyse marxiste qui pointe d'abord les contradictions entre groupes sociaux et voit l'Etat comme l'outil d'une des classes en présences* », p. 160). Peu avant, E. Aunoble précise ce qu'est cette « *vision libérale* » et la critique sans concession, non au nom d'une idéologie, mais de présupposés historiques : « *Ici, il y a tromperie sur la marchandise dans la mesure où on nous présente comme "libérale" une vision de l'histoire totalitarienne, nettement conservatrice, avec des tendances conspirationnistes.* » (p. 160). Il est trop réducteur, et même incongru, de faire des bolcheviks un groupe qui a réussi un splendide coup d'Etat grâce à une détermination sans faille si on n'est pas capable de percevoir une réalité bien plus dense dans laquelle l'histoire a pris corps, celle d'une société épuisée, dysfonctionnelle ; de telles "conceptions" historiques « *ne permettent pas de comprendre que, si le pouvoir était faible sous Kerensky, c'est justement parce que la société était fracturée : plus personne ne croyait à un "intérêt général"* » (p. 161). Dès lors, il est impossible de voir en Octobre l'aboutissement d'un plan soigneusement préparé.

Pour en rester à l'histoire sociale, on applaudit une remarque comme « *[Marcel Mauss] voit dans le vaste processus commencé en février 1917 une révolution russe divisée en différentes phases. Ce raisonnement, plus apparenté aux sciences de la nature qu'à celles de la société [...]* » (p.46), car cela n'est que trop vrai et qu'il est calamiteux qu'au XXI^e siècle de nombreux prétendus historiens continuent à parler de « *phases* », sans parler de ceux qui ne sont pas historiens et manipulent l'histoire à des fins politiques.

Heureusement, le livre sort des cadres qui ont été définis par certains chercheurs, et E. Aunoble met en valeur les travaux qui jettent une lumière nouvelle sur tout ce qui avait été fait plus tôt. C'est ainsi que dans ces pages documentées et foisonnantes de références, on est

heureux de croiser des noms qui représentent plusieurs sensibilités, ceux de Claudio Sergio Ingerflom ou Enzo Traverso en France, ceux de Peter Holquist, Arno J. Mayer et Eric Hobsbawm dans le monde anglo-saxon.

Au-delà du travail d'historiographe, E. Aunoble a aussi une sensibilité pour la sémiologie, l'utilisation des signes et des symboles, que cela vienne de la part d'artistes sincères ou serve des fins propagandistes (et là on retrouve d'autres artistes, des idéologues et des bureaucrates). L'évocation de cette dimension est éparse dans le livre, mais assez fréquente pour que son importance ne soit pas sous-estimée ; on aurait tort d'analyser la Révolution que par le prisme de quelques symboles, on aurait tort de les ignorer si on veut comprendre les spécificités de la Révolution de 1917. En histoire, on utilise trop souvent les symboles comme des données ou des contenus de sens, on oublie que ce sont avant tout des langages et que la sémiologie est une science exigeante. C'est ainsi qu'il est question, par exemple, du détournement par Guy Debord des images de Sergueï Eisenstein ou d'Efim Dzigan (p. 125–126), il est question de la Révolution russe dans la pop-culture (p. 128–131), et c'est à raison que l'auteur souligne qu'il manque encore en français une étude comme celle de Boris Kolonitskii et Orlando Figes (p. 184)², ou simplement sa traduction.

La fin du livre contient les pages parmi les plus stimulantes (p. 180–188). On ne peut pas les résumer, il faudrait les reproduire intégralement. L'auteur propose de nouvelles pistes de recherches pour revitaliser les réflexions sur 1917 et sur d'autres phénomènes du début du XX^e siècle – c'est aussi un catalogue précieux des textes déjà publiés (en France et ailleurs). Il y fait le bilan des questions importantes peu étudiées, du moins en France, et sur lesquelles il est urgent de se pencher pour sortir des réflexes de l'historiographie, c'est un véritable programme qui devrait inspirer tous les chercheurs, spécialistes ou non de cette période, car cela teste indubitablement notre capacité à évaluer l'histoire et son héritage.

2 Boris Kolonitskii, Orlando Figes, *Interpreting Revolution: The Language and Symbols of 1917*, New Haven and London, Yale University Press, 1999.

Lorsque l'on referme *La Révolution russe, une histoire française : Lectures et représentations depuis 1917*, ce n'est pas la satisfaction d'avoir fait le tour de la question qui s'impose, on commence à mieux saisir les enjeux de l'historiographie au-delà des horizons de la France. Il ne s'agit pas de simplement transposer l'exercice ailleurs. Certes, ce livre intéressera aussi les spécialistes étrangers car en constatant combien le contexte français est spécifique, on a envie de savoir comment ces questions ont été abordées dans une Italie au puissant Parti communiste après guerre, dans une Espagne qui a connu la guerre civile puis Franco, dans une Allemagne divisée puis réunifiée, toujours confrontée à sa responsabilité historique, dans les pays d'Europe orientale qui sont encore engagés dans leur considération de leur passé proche. L'enjeu bien plus pressant est de comprendre comment les multiples historiographies européennes sont imbriquées les unes aux autres. Après la lecture d'E. Aunoble, on comprend mieux les débats européens des années 1990 sur les crimes du communisme : ce n'est pas tant une catharsis et un débat longtemps évité après la chute de l'URSS, les guerres de l'ex-Yougoslavie et la disparition des démocraties populaires, c'est également un débat qui a été initié par les discours bien français sur le bicentenaire de 1789. On ne s'étonnera pas dès lors que beaucoup d'initiatives de dénonciation du communisme en Europe de l'Est ne se sont pas développées à partir de leur propre besoin de clarifier l'Histoire (où de nombreux membres de l'élite intellectuelle étaient proches des élites politiques en partie issue des anciennes) mais à partir de la traduction du livre de F. Furet – ce qui garantissait un verni d'académisme à des publications qui auraient pu paraître trop motivée par le désir de revanche (aussi nécessaires fussent-elles).

Autre exercice qu'il serait intéressant de faire, ce serait d'écrire l'histoire ou l'historiographie de la réception des écrits français dans les autres pays d'Europe. Il faut se souvenir qu'après les chamboulements de 1989–1991, les écrits de F. Furet et S. Courtois ont été traduits dans plusieurs langues, relayés par les presses nationales, ont inspiré de nombreux historiens qui voulaient à la fois établir une mémoire

longtemps interdite et prendre leur revanche sur les régimes qui venaient de tomber. Le plus souvent avec lucidité et honnêteté, mais toujours avec un peu d'amertume contre les anciens politiques qui avaient réussi à faire carrière dans les années 1990 sous de nouvelles bannières. D'autres voix françaises ont été plus discrètes, plus confinées, mais bien présentes. Nous nous souvenons par exemple avoir entendu Claude Lefort à Ljubljana pour prendre position contre F. Furet et S. Courtois³, et s'inquiéter de la réécriture de l'histoire pour la marche future de l'Europe ; invité par l'Académie slovène des sciences et des arts, cela répondait au besoin des historiens de se positionner idéologiquement dans la Slovénie de l'an 2000, tâche beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine dans un petit pays où tous se connaissent et doivent se serrer la main, dans les combats d'idées larvés entre politiques et intellectuels actuels, dont on aurait tort d'en sous-estimer l'intensité sous des dehors policés.

Ainsi donc, *La Révolution russe, une histoire française : Lectures et représentations depuis 1917* rappelle que l'historiographie est un exercice nécessaire et difficile : mal mené, cela pourrait n'être qu'une bibliographie commentée qui ne sera d'utilité que pour quelques spécialistes, bien mené c'est un garde-fou qui impartit à chacun ses rôles, pour ne servir que les buts de l'histoire comme science. In fine, un travail d'historiographie ce n'est pas une promenade dans les coulisses et les archives des historiens, c'est un état des lieux des pensées en action aujourd'hui, celles qui garantissent ou compromettent la bonne entente entre des groupes, par ricochets entre des pays, tous ceux d'Europe dans le cas présent. On ne conçoit pas les groupes sociaux et les populations nationales avec des théories politiques et économiques, il faut faire l'effort difficile de vraiment les connaître. On ne s'étonnera donc pas que E. Aunoble fasse partie d'un groupe qui étudie les regards réciproques que se portent Polonais, Ukrainiens et Russes depuis 1914.

3 Après la publication de *La Complication. Retour sur le Communisme*, Paris, Fayard, 1999.

Ce livre devrait être lu par tous ceux qui travaillent sur la Russie : les historiens bien sûr, qui bien que connaissant leur milieu académique peuvent y glaner plusieurs réflexions fort à propos, et ne pourront plus utiliser quelques simplifications historiques confortables sans sentiment de culpabilité ; et les spécialistes de la Russie actuelle, plus portés sur l'exégèse et la portée des décisions politiques et économiques en ce début de XXI^e siècle, mais qui gagneraient à se méfier du déterminisme historique et à tomber dans les conclusions faciles.

Eric Aunoble, chargé de cours et collaborateur scientifique à l'Université de Genève. Spécialiste de la période révolutionnaire et des débuts du régime soviétique en Ukraine. Sa thèse, soutenue à l'EHESS en 2007, portait sur les communes dans la région de Kharkov, comme forme de réalisation des utopies révolutionnaires. Il poursuit ses recherches selon trois axes: la dynamique des conflits nés de la révolution, les rapports sociaux dans les années 1920-1930, l'élaboration d'une culture soviétique. En tant que participant au projet de recherche « Mémoires divisées, mémoires partagées. Ukraine / Russie / Pologne (XX^e–XXI^e siècles) : une histoire croisée » avec Korine Amacher et André Portnov, il s'est récemment intéressé aux échos au XX^e s. des événements de Galicie en 1848, aux fêtes et monuments commémoratifs de la Révolution de 1917 en Ukraine ou à l'élaboration de l'histoire du PC Ukrainien. Il est l'auteur de nombreux articles et de deux livres: « *Le Communisme tout de suite!* », *Le mouvement des communes en Ukraine soviétique* (2008) et *La Révolution russe, une Histoire française* (2016 ; traduit en ukrainien).

www.kommuna.net

Эрик Онобль, доцент, Женевский университет. Специалист по истории революционного и раннесоветского периодов в Украине. Защитил диссертацию о воплощении революционных утопий в форме коммун. Продолжает исследовательскую работу по трем

направлениям: динамика конфликтов рожденных революцией, разработка советской культуры, социальные отношения в 1920–1930 гг. Принимает участие в научном проекте «Польско-российско-украинский треугольник исторических разногласий» под руководством профессора Женевского университета Корин Амашер. Автор ряда научных статей и двух книг на французском языке: «*Прямо к коммунизму!*», *Коммунарское движение в Советской Украине 1919–1920 гг.* (2008); *Русская революция и ее Французская история: Анализ и представления с 1917 г.* (2016 - укр. перевод Ника-Центр, 2016).

www.kommuna.net